

Le Monde au 20^e Siècle

A l'occasion de la fin d'une année et de ce nouveau pas dans l'avenir, on lira avec intérêt ces pages de H.-G. Wells qui s'est taillé un grand succès dans le domaine du pronostic à la fois raisonné et fantaisiste.

* * *

Le monde, dit-on, a plus changé entre les années 1800 et 1900 qu'il ne l'avait fait dans les cinq cents ans qui précéderaient. Ce siècle, le dix-neuvième, fut l'aube d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité—l'époque des grandes cités, la fin de la vie éparsse dans les campagnes.

Au commencement du dix-neuvième siècle, la majorité des humains vivait encore sur le sol producteur, selon un ordre de choses qui avait existé depuis d'innombrables générations. Par tout le monde on habitait alors dans des petites villes ou des villages, chacun travaillant directement aux métiers agricoles ou se livrant à des occupations qui en dépendaient. On voyageait rarement et on se bornait à la besogne ordinaire, parce que les moyens rapides de transport n'étaient pas encore trouvés. Les quelques rares gens qui se déplaçaient allaient soit à pied, soit dans de lents bateaux à voiles, ou bien montaient des chevaux trotinant, incapables de faire plus de cent kilomètres par jour! Ici et là, à cette époque apathique, une ville devenait un peu plus grande que ses voisines comme port ou comme centre de gouvernement. Mais toutes les villes du monde ayant plus de cent mille habitants pouvaient se compter sur les doigts de la main. C'est, du moins, ce qui existait au commencement du dix-neuvième siècle. A la fin, l'invention des chemins de fer, des télégraphes, des bateaux à vapeur et d'une

complexe machinerie agricole avait changé tout cela—changé au-delà de tout espoir de retour. Les magasins immenses, les plaisirs variés, les commodités innombrables des grandes villes furent tout à coup créés, et à peine les grandes cités existèrent-elles qu'elles entrèrent en compétition avec les ressources rustiques des centres ruraux. L'humanité fut attirée dans les villes par une irrésistible puissance. La demande de main-d'oeuvre diminua avec l'accroissement de la machinerie. Les marchés locaux furent entièrement abandonnés et les grands centres se développèrent rapidement aux dépens de la campagne.

Le flot des populations montant vers les villes fut la constante préoccupation des penseurs et des écrivains du dix-neuvième siècle. En Europe et en Australie, en Chine et aux Indes, le même phénomène se produisait: partout quelques villes, s'augmentant sans cesse, remplaçaient visiblement l'ancien ordre de choses. Quelques-uns seulement se rendaient compte que c'était l'inévitable résultat du perfectionnement et de la multiplication des moyens de transport, et les projets les plus puerils étaient imaginés pour faire échec au mystérieux magnétisme des centres urbains et inciter le paysan à rester sur le sol.

* * *

Pourtant, les développements du dix-neuvième siècle n'étaient que l'aube d'un nouvel ordre de choses. Les premières grandes cités des temps nouveaux furent horriblement inconfortables, assombries par des brouillards fumeux, malsaines et bruyantes; mais la découverte de nouvelles méthodes de construction et de chauffage